

La page et la maison : espaces de l'expression de l'intime dans le journal épistolaire de Juliette Drouet

Jeanne STRANART
Université de Rouen
CÉRÉdI EA3229

Pendant près d'un demi-siècle, Juliette Drouet écrivit inlassablement à Victor Hugo. Du 16 février 1833, date de leur première nuit d'amour et date présumée du premier billet, au 1^{er} janvier 1883, date du dernier « certificat de vie »¹ qui nous soit parvenu, Juliette Drouet prend la plume avec une régularité et une assiduité qui ont façonné un ensemble épistolaire hybride et hors du commun : plus de vingt-deux mille lettres d'amour passionnées, admiratives, mais aussi des lettres empreintes de la douleur et de la souffrance engendrées par cette relation amoureuse. Ces lettres, qui ne recevaient pas de réponses, constituent une source documentaire riche et presque entièrement inédite. C'est un exemple unique d'une écriture de l'intime par un scripteur ordinaire, qui mérite d'être reconnu comme un auteur à part entière.

Le genre de cet objet littéraire est également singulier. Il nous renseigne sur cette relation épistolaire et amoureuse qui repose sur des codes particuliers. Ni tout à fait correspondance – Victor Hugo n'écrivant que très peu à Juliette Drouet –, ni tout à fait journal personnel – Juliette Drouet transmettant ce qu'elle écrit à son amant –, ces pages d'écriture se situent au confluent des deux genres. L'ensemble littéraire qu'elles constituent forme un journal épistolaire unique Juliette Drouet apparaît donc comme une épistolière-diariste. En effet, elle occupe l'espace de sa page quotidienne telle une épistolière. La forme qu'elle donne à ses écrits, ainsi que le fait qu'elle s'adresse à quelqu'un rattache son exercice à celui d'un épistolier. Néanmoins, plus le temps passe et plus elle se livre à une écriture introspective, effaçant le destinataire originel, ce qui la rapproche d'un diariste.

À la lecture de cet ensemble littéraire, le lecteur est frappé par la quantité de lettres et par la fluidité de l'écriture d'une part, et par l'ascétisme de la vie de Juliette Drouet d'autre part. En effet, la question de la claustration et de l'isolement est au cœur de cette écriture de l'intime.

Avant de se consacrer entièrement à son amant, Juliette Drouet était comédienne. Le point de basculement d'une vie de comédienne plutôt mondaine à une vie d'isolement pourrait être lié à l'échec de Juliette dans *Marie Tudor* le 7 novembre 1833. Celui-ci signe son retrait progressif de la vie théâtrale,

1. Lettre du lundi 1^{er} janvier 1883 : « Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : JE T'AI ME » dans Paul Souchon, « *Mon grand petit homme...* », *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2002, p. 828.

accentué par l'intervention de Victor Hugo. En effet, il conclut un marché avec le directeur de la Comédie-Française, pour que Juliette soit engagée en tant que pensionnaire. Mais elle n'y jouera jamais. Elle se retrouve dépendante de la volonté de son amant et n'a plus de prise sur sa propre vie. Coupée d'une véritable vie sociale, elle se retrouve cloîtrée dans son appartement à consacrer la majorité de son temps à écrire à Victor Hugo. Elle trouve alors dans l'écriture un espace de liberté d'expression. Dans ses textes, nourris de sa connaissance du monde du théâtre et des œuvres de Hugo, Juliette écrit sans retenue et se libère du poids de l'enfermement. La lettre se fait alors le reflet de son appartement, seul lieu où elle est autorisée à évoluer librement.

Ces pages d'écriture constituent un espace privilégié d'expression de l'intimité de Juliette Drouet et un espace de création de l'intimité du couple Hugo/Drouet. La page quotidienne de Juliette crée le lien manquant dans leur relation, elle matérialise un espace intime commun. En effet, les deux amants ne vivent pas sous le même toit et seul Victor Hugo ne rend que rarement visite à Juliette Drouet. Néanmoins, Juliette Drouet entre chez Victor Hugo grâce à sa lettre. Écrire devient donc le moyen le mieux approprié pour créer et entretenir la relation amoureuse. Pourtant, malgré l'absence physique de Hugo au domicile de sa bien-aimée, il y est bien présent. Il choisit lui-même les appartements successifs de Juliette et en soigne la décoration. Les domiciles de Juliette Drouet deviennent alors le lieu où l'intimité du couple peut s'exprimer, davantage en tant que lieu d'expression de l'intime qu'en tant que lieu de vie intime.

Au début de leur relation, Juliette Drouet et Victor Hugo entretiennent une correspondance pratique afin de se déclarer leur amour ou de se donner rendez-vous. Dès 1834, il semble qu'un contrat épistolaire implicite ait été passé entre les deux amants. Le 7 mars 1834, Victor Hugo écrit à Juliette Drouet : « Je vous aime, mon pauvre ange, vous le savez bien, et pourtant, vous voulez que je vous l'écrive. Vous avez raison. Il faut s'aimer, et puis il faut se le dire, et puis il faut se l'écrire [...] »². Juliette Drouet se retrouve contrainte à s'asseoir à son secrétaire et à écrire, ainsi coupée du monde extérieure et entièrement consacrée à la satisfaction épistolaire du destinataire. Leurs échanges se métamorphosent rapidement en une écriture à sens unique : Juliette Drouet est le seul destinataire. En effet, Victor Hugo n'écrit à Juliette Drouet qu'à des dates fixes : l'anniversaire de leur amour, l'anniversaire de Juliette, la Sainte-Julie et la Saint-Sylvestre. La lettre devient un cadeau, une exception et perd sa fonction première de communication.

Ces pages écrites quotidiennement sont aussi, et avant tout, le sanctuaire de l'amour de Juliette Drouet qui écrivait en 1834 : « [...] s'il survit quelque chose de nous après nous, mon amour tout entier se sera réfugié dans ce quelque chose [...] »³. Cette remarque de Juliette nous éclaire sur la fonction de la lettre qui apparaît comme un espace de conservation où leur amour peut perdurer sans être détérioré, ni découvert par autrui. Simple morceau de papier, la lettre devient un lieu secret que seuls les amants connaissent, point de rencontre dissimulé où leur

2. Victor Hugo, *Lettres à Juliette Drouet*, texte établi et annoté par Evelyn Blewer, nouvelle édition revue et augmentée, préface de Jean Gaudon, Fayard, 2001, p.32.

3. Lettre de 1834, NAF 16322, f. 239-240

http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=article&id_article=5841#.WI9SEyPhAy4

amour est protégé. L'isolement de Juliette Drouet est directement lié à l'acte d'écriture. Maîtresse entretenue, elle doit attendre que son amant daigne l'emmener en promenade pour sortir de chez elle. Victor Hugo vient peu, Juliette Drouet sort rarement et en souffre, comme en témoignent ces quelques lignes de 1834 :

Vois-tu, mon Victor – cette vie d'isolement, cette vie sédentaire me tue – J'use mon âme à te désirer. J'use ma vie dans une chambre de douze pieds carrés. Ce que je veux, ce n'est ni le monde, ni ses stupides plaisirs, mais la *liberté*, la *liberté d'agir*, la liberté d'occuper mon temps et mes forces aux soins de ma maison – Ce que je veux, c'est de ne plus souffrir – Car je souffre mille morts par minute – Je te demande la vie – la vie comme *toi*, comme *tout le monde*. Enfin – si tu ne peux pas me comprendre, si je te parais folle ou injuste, laisse-moi – Laisse-moi, ne t'occupe plus jamais de moi⁴.

L'enfermement et la restriction de l'espace occupent une place centrale dans la relation Hugo-Drouet. Tout comme l'épistolière qui vit la plupart du temps enfermée dans son appartement, attendant la visite de son amant, l'intimité même du couple ne peut trouver refuge que dans l'espace restreint de la lettre.

Le caractère hybride de cet objet littéraire, entre correspondance et journal personnel, révèle la tension intrinsèque à la nature de la relation, entre élan de communication et isolement.

L'effacement progressif de cette mince frontière entre ces deux formes de l'écriture de l'intime vient du comportement épistolaire de Victor Hugo et de la volonté de Juliette Drouet de continuer à écrire. Initialement, Hugo demande à sa maîtresse de lui écrire quotidiennement, davantage pour la surveiller et pour connaître en détails son emploi du temps que pour qu'elle lui déclare sans cesse son amour. Dès 1835, Juliette Drouet évoque sa participation sporadique à l'échange épistolaire. De plus, Hugo semble envoyer à sa maîtresse des signes qui montrent qu'il ne lit pas ses lettres, comme en témoigne l'introduction de la lettre du 7 décembre 1835 : « Cher petit homme adoré, vous ne lisez donc jamais mes lettres puisque vous tenez si peu compte de ce qu'elles contiennent ? C'est bien mal à vous et bien cruel. » Néanmoins, Juliette Drouet demeure en accord avec le contrat épistolaire élaboré initialement : « Quoiqu'il me soit bien démontré que tu ne lis pas les lettres que je t'écris, je continue à t'écrire pour te montrer jusqu'à quel point ma déférence à tes désirs, même les plus déraisonnables, peut aller. »⁵. Elle continue à écrire malgré l'absence de réponse, preuve d'une réappropriation du fonctionnement de cette correspondance en échec. Elle se détourne progressivement de la demande originelle de Hugo pour en faire une activité personnelle et solitaire. Le destinataire des pages journalières devient un « destinataire factice »⁶, comme l'explique Françoise Simonet-Tenant dans son ouvrage *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*.

Un dialogue persiste malgré tout : un dialogue entre l'épistolière et son *ego*. Il n'y a plus d'écriture épistolaire pour l'autre – acte de communication – mais une

4. Lettre de 1834, NAF 16322, f.309-310

http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=article&id_article=5877#.WI9SNyPhAy4

5. Lettre inédite de 1835, NAF 16323, f.141-142, publication en cours sur www.juliettedrouet.org.

6. Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, coll. « Au cœur des textes », 2009, p.154.

écriture intime pour soi – acte d'introspection – comme en témoignent ces lignes du 19 octobre 1845 : « Je ressemble aux gens qui font du monologue en scène et qui se raconte leur propre histoire pour l'édification du public. Moi je raconte mes trente-six infortunes sans avoir même le prétexte de t'apprendre quelque-chose. »⁷. La métamorphose de l'écriture révèle la métamorphose du statut de Juliette Drouet : d'une écriture ouverte et propice à la communication et à la création d'une intimité de couple, l'écriture devient introspective. L'intimité est alors synonyme d'épanchement de soi, expression qui revient régulièrement sous la plume de Juliette Drouet : « Le jour va disparaître avant que je n'aie fini d'épancher le trop-plein de mon âme. »⁸. Selon le *Trésor de la Langue Française*, l'épanchement est le « fait de donner libre cours à ses sentiments les plus intimes, de se confier en toute liberté et sincérité. »⁹. Cloîtrée dans son appartement, privée d'une pleine liberté de circulation, Juliette Drouet trouve dans l'espace de la page quotidienne cette liberté que Victor Hugo lui refuse.

Cette liberté reste pourtant paradoxale, l'écriture pouvant être perçue comme un enfermement symbolique. C'est un exercice forcé, parce qu'initialement imposé par une tierce personne. Toutefois, l'écriture devient un exercice vital, à laquelle l'épistolier-diariste ne peut se soustraire. L'écriture entre dans un rythme de vie presque physiologique, comme l'exprime ce parallèle avec les fonctions vitales de l'épistolière du 22 mars 1867 : « Je t'aime avec la régularité monotone du battement de mon pouls »¹⁰. Le geste d'écriture fait partie intégrante de la vie physique de l'épistolière. Devenu un exercice quotidien naturel, il est nécessaire à la vie de l'épistolier-diariste, aliénée et enchaînée à cette vie d'ascète. Bienheureusement, l'originalité du style de Juliette Drouet, empreint d'humour et marqué par sa culture littéraire et artistique, illumine la part sombre d'une vie cloîtrée.

De nombreux néologismes sont inventés par le couple et restent encore aujourd'hui sans « traduction » exacte, signe que la fonction de la lettre-sanctuaire est efficace : l'intimité reste capturée par l'écriture. Les secrets du couple se réfugient dans ce langage que seuls les deux amants connaissent. L'invention d'un langage codé se fait le meilleur garant de la conservation de l'intimité et prouve une fois de plus l'enfermement symbolique de l'épistolier-diariste dans cette relation particulière. En effet, l'utilisation d'un langage inventé montre bien que Victor Hugo a enfermé Juliette Drouet dans cette pratique scripturale.

Une expression employée de façon récurrente sous la plume de Juliette est « je suis geai », venant probablement d'une déformation de « je suis gaie ». La traduction de l'expression est quasi certaine mais nous ne connaissons pas son étymologie exacte. Ignorant les conditions dans lesquelles ces expressions ont été créées, le lecteur doit les éclairer grâce au contexte.

7. Lettre inédite du 19 octobre 1845, BnF, Mss, NAF 16361, f. 57-58, publication en cours sur www.juliettedrouet.org.

8. Lettre inédite du 1^{er} janvier 1869, publication en cours sur www.juliettedrouet.org.

9. <http://www.cnrtl.fr/definition/épanchement>

10. Lettre du 22 mars 1867, BnF, Mss, NAF 16388, f. 79, transcription de Jeanne Stranart assistée de Florence Naugrette, lettre publiée in Juliette Drouet, *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, choix, préface et notes par Paul Souchon, Paris, Gallimard, Collection « L'imaginaire », 2002, p.629-630.

Autre expression récurrente que l'on retrouve sous la plume de Juliette Drouet et dans différents contextes : « Voime, voime ». Florence Naugrette en donne une explication dans le glossaire consacré à tous les néologismes et autres expressions inconnues utilisées par Juliette Drouet : « Sa récurrence contextuelle laisse à penser qu'elle pourrait signifier “regarde-moi” (“vois me”) ou bien “ah oui vraiment”, entre “vouï... vouï...”, “mouais... mouais...” et notre actuel “wouaouh !” ». ¹¹ L'utilisation régulière d'expressions et de termes que seul le couple comprend est le signe de la singularité du style de Juliette Drouet, qui fait preuve d'une grande liberté de ton. De plus, cela prouve sa volonté de se démarquer des autres correspondances que tient son amant et, comme nous l'avons déjà évoqué, d'user de la liberté à laquelle l'écriture lui donne accès. À un style pouvant être léger et drôle, s'ajoutent parfois des originalités de mise en page. Il arrive à Juliette d'écrire sa dernière phrase perpendiculairement au corps de la lettre ¹² et de s'approprier l'espace de la page.

À la croisée de l'invention d'un langage et d'une mise en page hors du commun, les dessins trouvent une place intéressante dans la pratique de Juliette Drouet. Le verbe « toucaner » qui représente l'ennui de l'épistolière et plus particulièrement l'attente de la venue de Victor Hugo est le point de rencontre du langage codé et des croquis. À partir de 1838, Juliette dessine parfois un oiseau ¹³ pour accentuer son impatience :

Je voudrais bien en attendant que tu ne viennes pas me chercher trop tard ce soir et que tu me donnes quelquefois de certains petits quarts d'heure qui font tant de bien. *Je t'aime, mon amour.* C'est le cri du toucan amoureux et je n'en sais pas d'autres. Ne te bouche pas les oreilles, encore moins le cœur et laisse-moi le crier de toute la hauteur de mon bec. Je t'aime mon Toto. Je t'aime mon Toto. Je t'aime mon Toto ¹⁴.

Cet oiseau, allégorie de l'ennui de Juliette Drouet, pourrait très bien la représenter. Souvent dessiné dans un coin de la page, discret, il se fait la représentation même de sa dessinatrice, enfermée dans un coin de son domicile.

Juliette Drouet brave donc sa timidité et dessine dans ses lettres. Le dessin semble intervenir comme le signe de l'envie de liberté de l'épistolière-diariste, voire comme un acte de rébellion. En effet, en dessinant, elle s'éloigne du contrat épistolaire initial. Elle affirme le fait qu'elle désire parfois prendre un autre chemin que celui indiqué par l'homme qu'elle aime. En dessinant, elle impose ses idées sans brusquer Hugo. Elle peut ainsi, en donnant à ses lettres des allures de brouillon, où les petits croquis trompent son ennui, faire passer un autre message à travers les dessins. En effet, comme le rappelle Pierre-Jean Dufief, « loin d'être toujours

10. Glossaire : http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=5#.WJB-HyPhAy4

12. Sur la lettre en croisillon, voir « Les lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo : correspondance ou journal intime ? » de Bénédicte Duthion, Anne Kieffer, Florence Naugrette et Jeanne Stranart, Communication au Groupe Hugo du 21 mai 2011 :

http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=article&id_article=8#.WM6oKyPhAy4

13. Exemple d'un toucan dans la lettre du 25 juillet 1838 :

http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=article&id_article=2800#.WJCfFCPhAy4

14. Lettre du 10 juillet 1838, transcription de Sandra Glatigny assistée de Gérard Pouchain http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=article&id_article=2800#.WJCfFCPhAy4

sincère, la correspondance semble favoriser le non-dit»¹⁵. Il semblerait qu'en dessinant, l'épistolière tente de dépasser ces « non-dits » et qu'elle exprime ainsi davantage ses désirs les plus profonds, souvent liés à son état d'abandon.

Le dessin est révélateur du besoin de partir de Juliette Drouet, de son besoin de s'affranchir de son rôle de « femme au foyer ». Ici, elle met en scène, sans filtre, son suicide. En dessinant, elle expose à l'autre, mais aussi à elle-même, son intimité nue :

Tout cela, au reste, est un cercle vicieux car, plus je suis maussade, et plus je suis jalouse, et plus je suis jalouse, et plus je suis maussade. Le moyen pour moi de me tirer de là ? ça n'est pas facile comme tu vois et je n'ai guère que la ressource dont je te parlais hier. C'est médiocre mais cela vaut toujours mieux que d'ennuyer son pauvre Toto indéfiniment. N'est-ce pas que c'est vrai ? Taisez-vous, scélérat, vous seriez trop content si je vous débarrassais de moi si vite que ça. N'y comptez pas et prenez garde que je ne vous fiche des coups¹⁶.



© Bibliothèque nationale de France, www.juliettedrouet.org, lettre inédite du 7 juillet 1844, BnF, Mss, NAF 16355, f.237-238, publication en cours.

Ailleurs, elle se représente donnant des coups à Victor Hugo¹⁷ ou bien lui tirant la langue¹⁸.

15. « Introduction » dans Jean-Pierre Dufief (dir.), *Les Écritures de l'intime : la correspondance et le journal*, actes du colloque de Brest 23-24-25 octobre 1997, textes rassemblés et présentés par Pierre-Jean Dufief, Paris, Honoré Champion, 2000, p.8.

16. Lettre inédite du 7 juillet 1844, BnF, Mss, NAF 16 355, f. 237-238, publication en cours sur www.juliettedrouet.org.

16. Lettres inédites du 8 avril 1844, BnF, Mss, NAF 16355, f. 25-26 et du 10 avril 1842, BnF, Mss, NAF 16348, f. 261-262, publication en cours sur www.juliettedrouet.org.

17. Lettre inédite du 18 décembre 1839, BnF, Mss, NAF 16340, f. 173-174, publication en cours sur www.juliettedrouet.org.

Le dessin serait finalement une façon de dire l'indicible, de prendre la liberté qui manque en réalité à Juliette Drouet, limitée à une vie recluse, restreinte à son domicile.

Le plus souvent enfermée à écrire dans son appartement, Juliette Drouet s'approprie l'espace de son foyer comme elle s'approprie l'espace de la lettre. L'expression de l'intime dépasse alors l'espace de la lettre et s'étend dans l'appartement. En effet, Juliette Drouet semble trouver au sein de son foyer un espace d'expression, où elle peut vaquer à ses occupations et écrire sa page quotidienne. Malgré tout, la liberté au sein du foyer est paradoxale puisque Victor Hugo occupe une place essentielle au sein de l'espace domestique notamment à travers le choix des logements de sa maîtresse et le choix de la décoration.

L'écriture de Juliette Drouet est le miroir de sa vie domestique : un espace restreint dans lequel sa liberté d'action est limitée. Page quotidienne et espace domestique sont tous deux des espaces de claustration et ses seuls espaces de liberté. Dans l'espace du domicile, Victor Hugo prend part à la constitution d'une intimité commune.

Selon le modèle classique du XIX^e siècle, l'homme est associé à la sphère publique et la femme à la sphère privée. Mais cette différenciation n'est pas si simple chez le couple Hugo/Drouet. Hugo est présent dans l'espace public et dans l'espace domestique ; il s'y impose suivant le modèle de Kant et du « micro-espace » de la maison, qui défend la suprématie de l'homme au sein du foyer, comme l'expose Michelle Perrot dans *L'Histoire de la vie privée* : « La maison est le fondement de la morale et de l'ordre social. Elle est le cœur du privé, mais d'un privé soumis au père, seul capable de domestiquer les instincts, d'appivoiser la femme. »²⁰. Complètement entretenue par son amant, Juliette Drouet s'occupe de l'établissement de l'ordre intérieur et se réfère systématiquement à Hugo pour les décisions finales. Elle est pourtant gestionnaire de sa propre bourse, alimentée par Hugo, et s'occupe du bon déroulement des travaux lors de ses emménagements. Économe, elle accepte sans protester les déménagements décidés par Victor Hugo, souvent pour des raisons financières. Il cherche manifestement un domicile où établir sa bien-aimée. Cela révèle une volonté ambiguë : il l'enferme – elle n'a le droit de sortir seule qu'à partir d'avril 1845 – mais cherche un lieu où elle pourra s'épanouir. Juliette Drouet est donc assignée à son rôle de « femme au foyer ».

L'espace domestique de Juliette Drouet devient alors un espace d'expression de l'intime de Victor Hugo principalement à travers la décoration. Hugo matérialise leur intimité, quasi-inexistante puisqu'ils ne vivent pas ensemble et ne se voient que très peu, et donne ainsi des preuves visibles de son amour à sa maîtresse.

À Guernesey, Juliette Drouet emménage au 20 rue d'Hauteville le 15 juin 1864. Victor Hugo accorde un soin tout particulier à la décoration de cette maison qu'il avait achetée pour elle le 16 avril 1864. Le poète fait installer aux murs des panneaux de bois où il a pris soin de cacher de multiples références à leur amour. Ces panneaux, rachetés par Paul Meurice au neveu de Juliette Drouet pour

20. Michelle Perrot, *Histoire de la vie privée*, sous la direction de Philippe Ariès et de Georges Duby, Paris, Seuil, 1987, p. 95.

être ensuite déménagés à Paris, sont visibles à la Maison de Victor Hugo, place des Vosges. Ils révèlent aux visiteurs le goût prononcé de Hugo pour la décoration qui mit un point d'honneur à orner Hauteville House, sa maison guernesiaise, avec un véritable œil d'artiste²¹. Tout comme le couple a constitué un langage privé dans leurs lettres, l'artiste a voulu cacher dans ces décors les initiales de l'un et de l'autre, nouvelle preuve de son amour pour Juliette Drouet.

Leurs initiales s'entremêlent en de nombreux endroits sur les murs du salon de Hauteville II, où les « J » de Juliette semblent protéger les « V » et les « H » de Victor Hugo.



Reconstitution du salon chinois de Juliette Drouet à la Maison de Victor Hugo à Paris. © MVH/RogerViolet Parisienne de la photographie.

Ailleurs, Hugo représente un acrobate²² et cache dans son ombre ses propres initiales. Il a imaginé un ange portant comme sous-titre « Harmonia »²³ qui souffle dans une trompette faite d'un « J » et d'un « D ». Grâce à la conception de ces panneaux de bois, l'intimité de Victor Hugo est enfin liée à l'intimité de Juliette Drouet : l'amant envahit l'espace privé de sa maîtresse et installe enfin une certaine forme de réciprocité dans l'échange amoureux. L'arrivée de Hugo chez Juliette grâce aux panneaux de bois fonctionne comme un succédané de la correspondance.

Loin de subir l'omniprésence de son amant chez elle, Juliette la recherche. Lorsqu'elle se permet d'intervenir dans la décoration de son logement, elle se tourne finalement vers Hugo pour les dernières finitions, comme en témoignent ces quelques mots du 22 février 1845 :

Comme j'étais en avance, je me suis ingérée de faire une décoration à ma chambre. Je n'ai réussi à rien de bon. J'attends que le 27 soit passé pour mettre votre imagination et votre goût à contribution. Je m'en rapporterai tout à fait à eux puisqu'il paraît que je suis tout à fait détériorée en fait d'ART. Je n'en crois pas un mot, ma modestie s'y refuse, mais je crois toujours en vous, ce qui fait que j'abdique volontiers toute volonté à ce sujet²⁴.

Le journal épistolaire de Juliette Drouet fait émerger son goût personnel et, plus largement, l'intimité du couple qui se construit grâce à une transmission

21. Chantal Brière, « Hauteville House ou « le goût des inscriptions » », Hauteville House ou « le goût des inscriptions » paru dans *L'œil de Victor Hugo*, Actes du colloque 19-21 septembre 2002, Musée d'Orsay/Université Paris 7, Éditions des Cendres / Musée d'Orsay, 2004.

22. <http://parismuseescollections.paris.fr/maison-de-victor-hugo/oeuvres/panneau-acrobate-personnage-polychrome-decor-de-hauteville-ii-maison>

23. <http://parismuseescollections.paris.fr/maison-de-victor-hugo/oeuvres/paire-de-panneaux-harmonia-decor-de-hauteville-ii-maison-de-juliette#infos-principales>

24. http://www.juliettedrouet.org/lettres/spip.php?page=article&id_article=5150#.WOIQjCOLQy4

matérielle opérée par la lettre, d'une part, et opérée par l'espace domestique de sa maîtresse choisi par Hugo, d'autre part. L'espace de la lettre et le logement de l'épistolière sont les deux lieux principaux où l'expression d'une intimité commune est possible et où une intimité commune se construit.

De plus, on notera une imbrication complexe de la lettre dans l'espace domestique, telle une mise en abyme d'un espace d'expression dans un autre, d'un espace d'écriture symptôme de l'isolement dans un autre espace de claustration. En effet, Juliette est dévolue à l'espace domestique où elle écrit ses lettres. La lettre donne à lire la façon dont l'espace domestique est organisé, elle est représentative de la vie privée et intime de Juliette Drouet et du couple. Tout comme la présentation fixe et cadrée de la lettre qui répond à un rituel d'écriture sans cesse renouvelé, l'organisation de l'espace domestique est dévolue à Juliette Drouet qui se plie à la volonté de son amant selon des rôles fixés. Cette imbrication est justement soulignée par Marie-Claire Grassi dans son ouvrage *Lire l'épistolaire* :

L'intimité épistolaire s'inscrit donc dans l'émergence d'indices de privatisation (ce sont entre autres, l'ensemble "d'écrits pour soi", confessions, journaux intimes, livres de raison, lettres ; le désir de solitude ; le goût en tant que valeur personnelle ; la spécialisation des pièces dans la maison) et se développe dans la sphère du privé : à l'intérieur du privé se cache l'intime. Elle favorise une dialectique du secret, de la confiance, de l'aveu, dialectique qui apparaît progressivement dans les lettres réelles du dernier quart du XVIII^e siècle. Dans la sphère du privé, et avec une infinité de nuances, une lettre pourra donc être conventionnelle ou intime²⁵.

En se pliant à un exercice scriptural initialement imposé par son amant et devenu un besoin quasi physiologique, Juliette Drouet évolue dans un univers solitaire dans lequel elle tente de trouver un espace de liberté par le prisme de l'écriture. Jour après jour, elle livre à Victor Hugo son emploi du temps, ses pensées intimes, ses joies et ses déceptions, ses bonheurs et ses souffrances : elle lui livre et lui confie son intimité et crée ainsi une intimité commune que Victor Hugo retranscrira dans la décoration des logements de sa bien-aimée. Au fil de leur relation, l'intimité des amants évoluera et se différenciera de la lettre. En effet, en avril 1874, le couple emménage à la même adresse, au 21, rue de Clichy. Ils vivent sous le même toit mais à des étages différents. Pour autant, Juliette Drouet ne cessera jamais d'écrire à Victor Hugo, trop heureuse de pouvoir lui écrire son amour et de lui prouver ainsi sa fidélité.

25. Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, coll. « Lire », 1998, p. 44.